

## AFRIQUE MÉRIDIONALE

UN COUP DE FOUDRE DANS LE TEMPLE DE MORIJA

*Lettre du docteur Casalis.*

Morijsa, 4 décembre 1878.

« Bien-aimés parents ,

J'ai une épouvantable catastrophe à vous annoncer ; mais si terrible qu'elle soit, je tremble à la pensée de ce qu'elle aurait pu être si la main qui a frappé n'avait été une main miséricordieuse et pleine d'amour.

Dimanche dernier, au service de l'après-midi, la foudre est tombée sur l'église et a touché toutes les personnes assises sur notre banc : seule notre petite Alice a été tuée ; les autres membres de la famille ont repris vie après quelques minutes d'étourdissement. Voici ce qui s'est passé : J'étais au pied de la chaire interprétant le discours touchant qu'un excellent frère quaker adressait à la très nombreuse assemblée qui remplissait la vaste église de Morijsa, lorsqu'un orage éclata sur la station. La violence du vent, de la pluie et des éclairs était telle que je proposai à l'orateur de s'arrêter un instant et de s'asseoir jusqu'à ce que sa voix pût être entendue de nouveau. Nous avions à peine repris nos places, lorsqu'un épouvantable fracas ébranla tout l'édifice. Un coup sec et violent frappa tout près de moi, à ma droite, dans la direction du banc où mon oncle et ma tante Dyke, ma femme, ma belle-sœur Julie Keck et mes enfants étaient assis. Je me précipitai vers les miens, un des deux visiteurs quakers, M. Kitching, était étendu par terre ; je le passe, et le premier objet que ramassent mes mains est le corps inanimé de ma petite Alice. Ma femme est à sa place, mais immobile : à mes questions, elle répond qu'elle a été frappée et qu'elle ne peut pas remuer ses jambes. Madame Dyke a

reçu le coup à la poitrine et est tombée de son siège. On l'emporte dans la sacristie, et, pendant quelques minutes, elle est comme morte.

Impossible de décrire la scène qui suivit ; les éléments en furie se déchaînent au dehors ; les blessés sont entourés d'amis empressés ; les ordres s'entre-croisent, mais l'assemblée reste assise, dans un calme saisissant ; pas un cri. « Nous contemplions l'œuvre de Dieu », me dit plus tard une brave femme. Peu à peu ma femme et notre tante se remirent assez pour pouvoir être transportées à la maison de mon beau-frère Mabile. Je vous envoie un diagramme montrant la position des personnes atteintes. Le fluide électrique a suivi six directions distinctes ; on en peut voir la trace du toit au sol. Les linteaux et les châssis des fenêtres sont fracassés et montrent la violence de la décharge électrique. Si elle ne s'était pas éparpillée, elle aurait commis d'affreux dégâts et tué un grand nombre de personnes accumulées dans le bâtiment sacré. Notre bien-aimée petite Alice, si belle, si douce, si enjouée, venait justement de s'endormir dans les bras de sa mère, et celle-ci pour poser l'enfant s'était retirée un peu de côté sur le banc. Plusieurs personnes ont vu l'étincelle électrique entrer par la fenêtre et frapper l'endroit où dormait l'enfant. Si sa mère ne s'était pas mise de côté, elle aurait reçu en plein le feu qui a tué notre petite, et si Mabile ne m'avait pas demandé de servir d'interprète à M. Sharp, j'aurais sans nul doute été assis à ma place justement là où Alice était couchée. Ces circonstances nous font sentir que nous avons été les objets d'une protection toute spéciale. La mort de l'enfant a été instantanée ; notre chérie ne s'est réveillée que dans les bras de son Sauveur. C'est une grande consolation pour nos cœurs que de penser qu'elle n'a pas connu les angoisses et les souffrances de la mort. Comme le disait l'excellent M. Sharp, elle a été enlevée par le « chariot de feu ». Notre fleur orne maintenant les parterres du Paradis. Le coup est terrible pour la chair, mais

nous sentons que c'est la main du divin affineur qui nous frappe. Ma femme supporte l'épreuve avec un courage et une résignation admirables et cependant Alice était sa perle, son enfant de prédilection ; elle avait été sa grande consolation pendant ma longue absence. Depuis quelques mois, la chère petite s'était fort développée.

Notre pauvre tante est encore très souffrante, les brûlures à la poitrine semblent être peu de chose, mais tous les nerfs de la région ont été violemment ébranlés, et il s'ensuit que la malade éprouve par moments des douleurs atroces, mais qui changent de place. J'espère que le Seigneur nous la conservera. Ma femme et ma belle-sœur vont mieux, la sensibilité est de nouveau normale dans les membres atteints, mais le système est encore fortement ébranlé. Huit ou dix indigènes dans différentes parties du bâtiment ont été plus ou moins violemment secoués.

C'est à notre retour de Thaba-Bossiou, où nous étions allés assister au mariage de M. Dieterlen (1), que ce terrible événement a eu lieu. Nous avons en ce moment la visite de MM. Sharp et Kitching, deux excellents quakers qui, à l'exemple de MM. Walker et Backhouse, en 1844, parcourent le monde et visitent les enfants de Dieu. Ils l'ont fait dans la Colonie du Cap, dans les stations de la Société de Londres jusqu'à Schoschong ; maintenant ils parcourent le Lessouto, station après station. Ils iront en Natalie, à Madagascar, en Australie, à la Nouvelle-Zélande et retourneront en Europe par la Californie et le Canada. Isaac Sharp a 72 ans, mais il est plus jeune, plus énergique que moi. Il nous a raconté des choses excessivement intéressantes du Labrador et du Groënland, dont il a visité les missions. Il venait de nous adresser un appel très sérieux, nous demandant si nous serions prêts à comparaître devant le tribunal

---

(1) M. Dieterlen a épousé Mademoiselle Anna Busch qui partit pour le Lessouto, en 1877, avec M. et Madame Ellenberger.

de Dieu, si nous étions appelés à le faire en ce moment-là. Puis il avait parlé des petits enfants, disant qu'il aimait tant à les voir dans une assemblée, et il avait répété ces paroles du Sauveur : « Laissez venir à moi les petits enfants. » C'est à ce moment même que l'orage le força à se taire et que la foudre vint nous ravir notre trésor.

Quelques jours auparavant, le même M. Sharp était avec moi sur la tombe de ma petite sœur Emma, et je lui racontais de quelle consolation les frères quakers Walker et Backhouse avaient été pour ma mère et pour toi, cher père, le jour de l'enterrement de votre enfant. Et voilà que 34 ans plus tard, deux frères de la même Société étaient debout à côté de moi à l'ensevelissement de ma petite Alice ! »

Dr E. CASALIS.

---

Madame Mabile, dans une lettre à son fils, élève de l'Ecole préparatoire de Batignolles, dit que si M. Casalis et M. Sharp n'ont pas été tués, c'est qu'ils venaient de se rasseoir, au moment où la foudre a traversé le bâtiment. L'assemblée qui était assise en face d'eux a vu comme une nappe de feu passer au-dessus de leurs têtes.

Madame Mabile s'étend plus que son frère sur la belle conduite des Bassoutos dans cette occasion. Les seuls qui aient quitté leurs places sont ceux qui ont aidé à relever et à emporter les blessés. On ne se dispersa qu'après que deux indigènes eurent adressé de ferventes prières à Dieu.

Une lettre qui a suivi de très près celle du 4 décembre, nous a appris que cinq jours après le deuil produit par la foudre, une impitoyable grêle a détruit les potagers, les vergers et les champs de blé de nos pauvres amis de Morija. Et jamais leurs cultures n'avaient été si belles ! Il y avait abondance de toute espèce de légumes, les arbres fruitiers pliaient sous leur charge, on allait avoir plus de pain qu'il n'en fallait pour les familles missionnaires, pour l'Ecole normale et